

PHILOSOPHIE DU JE/JEU ENTRE ACTEURS AU CINEMA ET JOUEURS DE FOOTBALL DANS LE PROCESS DE LA CREATION DE VALEUR

Claude Giscard MAKOSSO

Université Marien Ngouabi. Republic of Congo

Corresponding Author: Claude Giscard MAKOSSO, E-mail: makfetik@gmail.com

ARTICLE INFO

Received: December 12, 2019

Accepted: January 24, 2020

Published: January 31, 2020

Volume: 2

Issue: 1

KEYWORDS

partie, tragédie, sacrifice, jeu, confiance, communication

ABSTRACT

L'auteur observe le champ opératoire du stade de football et du plateau-cinéma pour faire une étude comparative afin de ressortir la problématique de la confiance et de la communication comme outils et moteur de ces business-modèles, mais surtout pour montrer leur rapprochement. Il déconstruit le stéréotype de l'acteur/joueur en mettant en lumière leur Je/Jeu parfois hypocrite, ce qui est caché dans ces loisirs, les revendications sociales, les révolutions, les notions de sacrifice, de tragédie, de star-système... Il appert après analyse que le football comme le cinéma fonctionne de la même manière, même si les codes du jeu, les transactions commerciales diffèrent. Le voile est enfin levé, le rideau du jeu tombe, le soleil se lève pour éclairer la promesse d'un monde artistique meilleur, dépoussiéré et débarrassé des scories qui le minent.

Introduction

Cette étude est comparative. L'objectif visé est de montrer deux disciplines ou deux modes d'organisations quelque peu différents mais dont les visées, les buts poursuivis, la finalité, la philosophie du *jeu*, demeurent les mêmes. En les rapprochant, nous ferons éclater leurs différences artistiques, culturelles, d'approches, tout en soulevant la problématique de la *confiance* et la *communication* qui serait au cœur du système (art cinématographique, comme art footballistique). L'objectif visé n'étant autre que de les distancier pour les rendre à leur complexité, malgré l'apparence trompeuse du rapprochement. Pour faire face à la mondialisation et, partant à des marchés de plus en plus compétitifs, les clubs de football comme les majors ou productions cinématographiques doivent repenser en profondeur leurs pratiques de gestion orthodoxe, leurs techniques d'approches et stratégies de recrutement des stars et leurs modes d'organisation. Dans cette optique, afin d'optimiser leur processus de création de valeur, elles sont souvent dans l'obligation de recourir à des compétences extérieures (recrutement d'acteurs ou joueurs de talents) et de développer des relations durables avec leurs différents partenaires et en particulier des coopérations verticales avec leurs managers et leurs fournisseurs. Dans ce cadre, nombre d'entre-elles, quelle que soit leur localisation géographique (Barcelone Football-club, Real-Madrid, Paris Saint-Germain... Hollywood, Bollywood, Nollywood...), leur taille ou le secteur d'activité sont désormais impliqués dans une variété de liaisons inter-firmes qui associent des partenaires du monde entier.

Initié comme un lieu de recherche à la croisée des savoirs, cette étude est, on ne peut plus, un laboratoire innovant d'expérimentation et d'exploration de l'univers artistique ou footballistique. Partant de la *materiae primera* (matière première) qu'est le football ou le cinéma, comme lieu d'observation et d'ancrage, entre *confiance et communication*, il s'agit de se proposer d'entrer dans une expérience inédite : celle de se mouvoir par la pensée et de comprendre autrement de l'intérieur ces disciplines artistique et sportive. La pratique de cet effort neuronal est ici abordée comme le moyen d'interroger des notions telles que la sensation, la perception, l'intégration au niveau du *jeu* de l'acteur/footballeur, dans une dynamique constante d'interactions. L'objectif est d'atteindre une meilleure compréhension vis-à-vis de l'attrait de ces loisirs lucratifs et de saisir la portée des enjeux cachés/avoués, de la présence à soi, à l'autre, au collectif. Le mouvement de cet étalage du *Je* (joueur/acteur) et de leur *Jeu* (sur le marché des transferts ou des prestations sur plateau de tournage) est exploré dans tous ses possibles et sans limites, mais dans une économie de l'effort. Il s'agira donc de faire découvrir et approfondir les techniques du jeu contemporain, mais comment trouver des passerelles entre les deux objets d'étude (cinéma et football) ? Simultanément on établira un vocabulaire commun (opéra, comédie dell'arte, action, personnages...) afin de nommer et d'analyser les traversées sensibles qui s'opèrent dans l'univers de ces jeux ou loisirs.

Cette contribution vise d'abord à présenter dans un style comparatif l'objet d'étude, c'est-à-dire les mécanismes de fonctionnement du football et du cinéma pour mieux les rapprocher et dégager leurs différences culturelles ; puis voire comment ces deux disciplines (football/Cinéma) suscitent autant d'engouement, autant de conflits dans les transferts-prestations, drainent autant de masses d'argent ? Pourquoi cette histoire de football /cinéma passionne-t-elle des foules ? Après avoir présenté le champ de ces deux disciplines respectives nous verrons leurs liens hypothétiques avec les mécanismes de confiance et de communication sur la base de la théorie de la structuration des transactions de (*Ring et van de Ven 1989*), en application avec le système des transferts des joueurs et de prestations de films. Ce qui permet de proposer l'esquisse d'une grille d'analyse pouvant guider les praticiens confrontés à la nécessité d'établir des coopérations avec des partenaires étrangers.

Une partie de football et de cinéma, est répétition, tableau, ballet, partition, action, tournage...

Depuis 1984 avec l'éclosion de la formule de Canal plus, l'on est passé de deux matchs par jour dans des diffusions des chaînes spécialisées et les bouquets numériques affluent, les supportrices augmentent. Car le footeux d'après les statistiques, est d'abord un homme en dépit d'une timide et récente incursion de la femme et de sa formule compétitive. Comme Obélix, le supporteur tombe dedans dans cette attraction ludique, tout petit. Mais que dire donc des autres ? Les 160 millions de pratiquants, les 40 milliards de téléspectateurs ? Comment autant de personnes, de nationalités, de cultures, se rassemblent autour du football ou du cinéma ? Pourquoi cette histoire de talents, de prestations, de physiques, de pieds, de têtes, de ballons, de buts et d'arbitres passionne-elle ? L'argent, les paris sportifs, l'image, les honneurs, le succès, le *tlatchtli* aztèque, (origine unique du jeu justifiant à lui seul sa déferlante sur toute la planète), deviennent un argument mince et insuffisant pour comprendre et expliquer le phénomène du ballon-rond. Cependant, penchons-nous sur le : jeu, les joueurs, et les spectateurs.

Une partie de foot est une *histoire répétitive* qui fait intervenir l'unité de temps, unité de lieu et d'action, deux mi-temps de 45 minutes, un stade où les spectateurs suivent ensemble la tonalité de la partie, à la différence de la course cycliste ou de la course automobile. Mais une *partie de foot, c'est aussi un tableau, un ballet, une partition*. Le vert tendre de la pelouse se marie aux déguisements, aux étendards bariolés. Le développement géométrique du jeu, les arabesques du gardien et les mouvements des *olas* semblent former un seul grand corps uni dans une même danse. Les tambours, trompettes et chants forment une sorte d'opéra à l'esthétisme festif. En 90 minutes, toute la palette des émotions que l'on peut ressentir se retrouve concentrée : joie, souffrance humaine, angoisse, admiration, injustice. Faut-il être partisan pour y goûter, car quoi de plus insipide qu'un plat sans sel, qu'une rencontre sans enjeu, sans passer en fait du « *je* » au « *nous* » ? S'il faille ressasser dans une palette chromatique des injures répertoirees sur un terrain de football comme :

« Passe ta balle au lieu de la garder, imbécile », « Relève toi comédien, mais non y'a pas pénalty », « Mais non monsieur l'arbitre », moins sympathique pour lui « A mort l'arbitre », « Y'a main mais qu'est-ce que t'attend pour siffler, pufff !!!, c'est un vendu aux anglais », « C'est toujours la faute des arbitres et des anglais, avez-vous remarqué ? », on fabriquerait tout un catalogue.

Le football/cinéma est-ce la comédie dell' Arte ou l'Agora ?

Le foot c'est aussi la *comédie dell' Arte*, où la tricherie et la duperie essayent de peser sur l'issue du match. La comédie se manifeste au niveau de la simulation d'un pénalty par exemple, un joueur s'écroule dans la surface de réparation, où il est discrètement retenu par le maillot de l'adversaire, parfois il s'aide un peu de la main comme Maradona. Ce dernier disait d'ailleurs pour son but en 1986 à propos de la rencontre Argentine-Angleterre : *l'essentiel est de marquer*. L'émotion, les frissons sont ressentis par les supporters adverses qui s'estiment lésés par ce geste de la main. Comme dans la vie courante, face à ces friponneries, l'arbitre regarde impassible, insensible aux cris du camp adverse. L'arbitre demeure la référence, la loi, la justice immanente, le carton rouge étant la sanction finale en cas de réaction négative d'un entraîneur sur le banc de touche ou d'un joueur sur le cours du jeu. Le verdict est instantané, venant de la seule responsabilité de l'arbitre. Hier, le visionnage était interdit, aujourd'hui, il est permis de contester par Visio-projection, comme au football américain. Alors avec *l'errare humanum est (l'erreur est humaine)*, la porte s'ouvre à des morceaux d'anthologies enlevés, colorés, partisans et ponctués de noms d'oiseaux et de ptérodactyles.

Le foot c'est simple et c'est humain on peut y jouer partout : sur une belle pelouse, dans la rue ou sur un terrain vague. Il faut un minimum d'instruments : un ballon réglementaire, circonférence de 68 à 71 cm et un poids de 396 à 453 grammes, ou un substitut de ballons qui ne serait pas réglementaire du tout. On peut y jouer en short, en maillot

de bain, en costume, avec des pieds nus, en baskets, ou encore en chaussure de ville. Chaque but compte pour un point ou trois, il ne faut toucher la balle avec la main, ne pas agresser autrui, éviter des rixes et de transformer le stade en un ring ou de faire des plaquages comme au rugby. Dans ce sport, on ne cogne pas on tacle. Les zones interdites comme au basket n'existent pas tout comme les franches et viriles explications dans la mole. Seule la loi XI sur les XII que forment le code est sujette à polémique. La loi XI, c'est bien sûr le hors-jeu. La codification définitive des règles date de 1863 et la dernière modification s'est faite en 1925. Cependant, quelques précisions ou rajouts, ont été apportés comme par exemple : l'interdiction faite au gardien de prendre à la main le ballon que lui a passé au pied un de ses partenaires ou encore l'assistance vidéo à l'arbitrage pour dissiper les doutes. Autant dire que le football propose une stabilité dans son jeu.

Le football ce n'est pas *L'Agora*, car entre ce que disait Néron « Donnez-leur du pain et des jeux » et ce que nous dit aujourd'hui Umberto Eco : « la société s'équilibre elle-même, en encourageant des millions de personnes à parler sport pourvu qu'elles ne parlent pas d'autres choses », il n'y a pas de grande différence mis à part les siècles qui les séparent. En effet, l'individu lorsqu'il devient spectateur n'est plus citoyen, en ce sens que sa conscience, son esprit critique se perdent dans un puits sans fond, un puits sans lumière. Le citoyen est éteint. Il ne pense plus, il ne discute plus de façon constructive, il réagit seulement, et il réagit à un jeu. Il ne se soucie plus que de certains de ses sens et fait appelle à ce qu'il a de plus ancien en lui, ses instincts primaires logés dans le pariétal, qui, certes lui ont permis de maintenir sa race, mais à eux seuls, à mon sens, ne doit pas être l'unique ressource de « l'individu-être humain ». L'idée donc que la mobilisation par le football est au service des puissants s'impose. Il est vrai également que le foot a été utilisé comme un moyen de propagande. A se rappeler de Mussolini et la *Squadra Azura* lors des coupes du monde de 1934 et 1938 et de leur quotidien « *Il messagero* » qui titrait au lendemain de la victoire des italiens lors de la coupe de *Jules Rimet* en 1934 :

C'est au nom de Mussolini que la jeunesse fasciste se fait plus forte dans les stades et dans les gymnases, c'est au nom de Mussolini que notre équipe s'est battue à Florence, à Milan à Rome pour la conquête du titre mondial.

A l'échelle régionale, les villes nostalgiques de leurs passés comme Manchester, Liverpool ou Marseille font pareilles. Elles tentent de redorer ainsi leurs blasons, pensant compenser leurs privilèges et c'est la même chose à l'échelle locale avec les familles Peugeot à Sochaux, Berlusconi à Milan ou Tapie à Marseille. C'est un tremplin politique pour les deux derniers, et un moyen efficace de rapprocher le gradin du banc parlementaire. Les présidents Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy ont utilisé le football comme moyen de remporter les suffrages ou de glaner des points de sondage, allant jusqu'à convaincre un émirat arabe d'investir dans le club de la capitale française pour viser la ligue des champions. Ces manœuvres politiques intervenaient à la veille des élections législatives et présidentielles dans le but d'attirer la sympathie des électeurs sportifs. Il est vrai que le foot est utilisé aujourd'hui comme moyen de contrôle : « Dormez, citoyens, le gouvernement travaille ! ». Il est difficile d'être au four et au moulin dit un dicton. Il paraît difficile en même-temps de se mobiliser, de manifester, de s'opposer et d'être au match. L'on peut sans nul doute approuver la réalité de cette phrase qui pourrait nous dire que *le jeu, c'est l'opium du peuple*, réalité qui se déroule sous toutes les latitudes et à toutes les époques. D'ailleurs, n'y a-t-il pas de gradin présidentiel, l'optique de la caméra ne montre-t-elle pas que tel ou tel homme politique est là ? Est-ce important de vérifier que cet homme politique en particulier assiste au match, de montrer qu'il partage avec le citoyen lambda ou moyen de base ce goût pour ce sport ? Il appert que le football est prioritaire pour l'homme politique, car ce sport est vu comme un moyen de cohésion, un instant social partagé. Cohésion sociale, partage ? Alors pourquoi le soir du 13 juillet 1998, la foule sur les champs Elysées scandait « Zidane, Président » ? Ici ces deux mots violents éruptés dans le contexte présidentiel, ont leur poids, leur sens. Les différences de couleur et de classe s'abolissent et s'estompent, les mots ont leur résonance et leur écho. La politique comme le souligne R. Misrahi (1983, p.35) dans *Traité du bonheur, Ethique, politique et bonheur*, est synonyme de violence :

La politique d'une façon répandue (générale) est conçue comme le règne de l'efficacité, comme le champ où se déploie l'efficacité du pouvoir et des institutions, c'est-à-dire, la violence.

Il est intéressant de réfléchir aussi sur le fait que les compétitions sportives se soient enracinées dans le quotidien démocratique attaché à l'idée de compétition sociale, à la remise en cause de la hiérarchie, alors qu'à Olympie, seuls les grecs participaient aux concours athlétiques, laissant de côté les femmes et les esclaves. Dans un proche passé ségrégationniste, les colonies, l'Afrique du Sud ou encore les Etats - unis d'Amérique jouaient dans un registre où noir et blanc ne faisaient pas partie de la même gamme. Cependant, les discriminations sportives sont constatées vis-

à-vis des femmes dans les pays islamiques. Les choses ont légèrement changé entre-temps, surtout dans le cas de la conduite, où les femmes sont autorisées à conduire des véhicules.

Le Football comme le cinéma, un catalyseur de revendications sociales et politiques

Le football peut être aussi un catalyseur de revendications sociales et politiques contestataires. Rappelons le chant des supporters en 1978 en Argentine : « *se va acabar, se va acabar la dictadura militar* » (elle va se terminer, elle va se terminer la dictature militaire) ou encore celui du club des Winners à Marseille qui clame leur exception face à une certaine France : « ils sont racistes, et Rachid c'est notre frère, ils sont pâles, nous sommes multicolores » clamaient les arabes de France dans le fameux procès de *Omar m'a* « *tuer* ».

La défaite des diables-rouges du Congo -Brazzaville lors de la rencontre décisive avec la R.D.C en 2014 sur un score de 4 buts à 2 (des buts marqués à la 2ème période étouffant les chances du Congo d'accéder à la phase finale de la CAN) a poussé des milliers de supporters congolais à ériger des barricades sur des voies publiques, scandant des chansons révolutionnaires et demandant la démission du Gouvernement. Ils ont marqué par ce camouflé ou ce désaveu un manque de *confiance* à l'égard de leurs dirigeants et ont manifesté par le biais des instruments sonores et des paroles scandées (*communication*), leur ras-le-bol, de la gestion de la chose publique. L'équipe de France, lors du sacre du 13 Juillet 1998 et de 2018 avec cette imagerie de blanc-black-beur ponctuée par la chanson de maître Gim's, a fait naître une belle image de France, des icônes, des héros posant sur l'arc de triomphe, repoussant de facto, les racistes de tous bords, les primaires, et les xénophobes à la petite semaine électorale dans leur terroir.

Le football est *une tribune, un défouloir*. Une tribune pour les querelles nationales, locales, un défouloir pour les luttes intestines, les rages et les rancœurs. Ainsi les rencontres entre villes, régions ou pays prennent la tournure d'une guerre ritualisée où rien ne manque, ni les étendards, ni le rappel historique insistant, à *toi ton Waterloo, à moi mon Austerlitz*. Mais dans cette tribune, depuis les gradins, l'on manifeste surtout son hostilité. Une hostilité pour son plus proche voisin, le catholique en Ulster, (Maurice Johnston rejoignant l'équipe des *Rangers* en 1989), on est *socio* donc catalan au *Barça* et contre le drapeau bleu des francistes, ou encore rappelant les images terribles du drame du *Heysel*. Le club de supporters est à lui seul un mouvement politique. Le football est politique, le stade l'est aussi tout autant. Faire partie du club des *Winners* à *Marseille*, c'est porter le drapeau du *Che* et en même temps celui de l'Etat d'Israël tout en étant affublé du foulard (keffieh) du fedayin – conviction, politisation et provocation ? Être *Ultras* c'est faire partie des *commandos*, des *Warriors*, des *Fighters* ou encore des *Falenge d'assalto*, termes à consonance militaire, occupant la position annulaire au stade. Loin de leur travail, loin de leur famille, ou de la société codifiée qui leur impose l'anonymat, ils se réinventent. Ils réinventent des gestes, des codes, et des paroles rituelles. Ils sont au stade, ils sont quelqu'un, regagnant une identité, se choisissant des chefs. Ils se sont créés un parti. La passion pour le club et l'amour du lieu forment le ciment symbolique d'une population que divisent ses origines et ses choix politico-religieux. A la mondialisation et à une certaine uniformisation de comportements proposées par la fin du millénaire, répondent des poussées identitaires qui se répercutent avec force et fracas au stade. C'est une esthétique de la valorisation identitaire prônée dans l'ouvrage de M. Laronde (1993, p.17).

Au cinéma par contre, la revendication sociale et politique est illustrée dans le film de *Lumumba* réalisé par Raoul Peck en 2001. Ce réalisateur montre ce personnage illustre alors qu'il se bat pour l'indépendance du Congo, ancienne colonie belge. Trahi de toutes parts par les siens aidés de ceux qui ont contribué au chaos et à la division du pays, Lumumba représente comme le souligne C. Edwards (2014, pp.75-85) le sacrifice dans toute sa splendeur. Comment est-ce que Lumumba assassiné et donc sacrifié, fait-il naître l'idéologie tant exhortée d'une nation africaine, ancrée dans le post-colonialisme et désireuse d'une nation unifiée ? En quoi est-ce que le sacrifice à l'origine fratricide exécuté par Joseph Mobutu, caractérisé par la violence, résout-il les conflits interethniques et sociaux ? Permet-il un retour à la paix dans la communauté ou ébranle-t-il plutôt l'espoir d'une culture congolaise proprement dite ? Comment enfin le réalisateur parvient-il à exprimer les facettes du sacrifice à travers l'expression de ses personnages et le *jeu* de sa caméra ? L'affrontement de la mort est ainsi vécu par le révolté Lumumba comme moyen de déconstruire une relation hiérarchique mais de nier les pouvoirs de Kasavubu et Mobutu, ses détracteurs. L'acte de filmer de Raoul Peck sert à exorciser la souffrance des congolais orphelins de leur père de l'indépendance, meurtris par la vie et victimes de la cruauté des dirigeants belges. Tout comme dans le film de Lucie Viver *Sankara n'est pas mort* (2019) qui surfe sur ce même thème de l'héritage politique toujours vivace d'une figure de proue. Le film devient le médium qui parvient à combler une amnésie historique qui frappe et se délite coup après coup d'une manière cyclique.

Le stade, une caisse de résonance mais aussi un amplificateur, un lieu tragique.

Le stade est une caisse de résonance mais aussi un amplificateur. Toutes les races se côtoient. Aussi, le concept de métissage, de mélange comme élément récurrent dans ces loisirs est important à souligner. C'est une esthétique du croisement des races, une problématique abordée en littérature francophone. Cette notion offre des possibilités de conceptualisation des chercheurs. Sur un stade, tous les métiers du cinéma ou ceux liés à l'image s'expriment. Cela part du cameraman, du monteur au reporter et, du cadreur au réalisateur. C'est de cette façon que l'on filme tout ce qui déborde dans le stade. Les *hooligans* dans le nord de l'Europe, les *hools* en Allemagne et les *ultras* en France témoignent de la poussée des idéologies fascistes. Diverse par ses origines, la foule des jeunes supporters extrémistes est-elle porteuse d'une même idéologie ? Slogans xénophobes (cris de singe dans les gradins italiens à l'endroit des joueurs noirs comme Mario Ballotelli ou Loukakou), crânes rasés, bras levés et emblèmes fascisants souvent les rassemblent dans les virages de tous les stades. Ces démonstrations masquent des comportements beaucoup plus larges. Les *hooligans* eux, font souvent la Une des journaux télévisés. Mais c'est oublier les autres, par exemple, les *tifosis* comme on les appelle en Italie, les *communistes* et autres gauchistes- et non des gens de gauche, la différence péjorative est dans le verbe- qui ne font pas mieux en termes de violence et de bagarres. Il n'y a pas que l'extrême droite à manifester un comportement déviant au stade, tous dansent le tango. Le stade demeure le bastion de la parole crue où proclamer ses idées noires est possible alors que son expression est socialement et de bon usage, proscrit dans le quotidien. Le stade devient le théâtre de réconciliation où se joue une extraordinaire utopie :

« La quête d'une fraternité mystique universelle » pour reprendre les mots de V. Soubrier (2009, pp.200-201), celle qui « réveille le désir d'un espace commun, là où ce désir du politique s'est aujourd'hui absenté » ; une utopie métaphysique aux inflexions contraspiennes de *A Love Suprême*.

S'agissant des cris de singes, cette image par ailleurs est paternaliste, en même temps qu'elle révèle le héros sacrificiel. Cela montre que les schèmes, les résurgences, les atavismes du colonialisme demeurent intacts suivant les générations. Les enfants blancs reproduisent inconsciemment par la pensée, les gestes de leurs aïeux colons. F. Fanon (1952, p.176) a repris le concept hégélien de la reconnaissance réciproque du maître et de l'esclave, dans *Peau noire, masques blancs*, où il souligne une différence de taille : Un jour, le maître blanc a reconnu sans lutte le nègre esclave. Mais l'ancien esclave veut *se faire reconnaître*. Il ajoute :

Nous espérons avoir montré que le maître ici diffère essentiellement de celui décrit par Hegel. Chez ce dernier, il y a réciprocité, ici le maître se moque de la conscience de l'esclave. Il ne réclame pas la reconnaissance de ce dernier, mais son travail¹.

En revisitant la philosophie eugéniste de Hegel et son application par Frantz Fanon, nous trouvons une analogie entre ces figures du maître et de l'esclave pour dénoncer en fait ce que le supporter blanc attend du nègre à savoir : *qu'il travaille et marque des buts*. Quant au joueur, il représente l'archétype du noir qui doit s'affirmer, combattre le feu par le feu sacré, se faire reconnaître par son talent et ses buts. Il arrive parfois que, la notion de race se dilue pour sublimer celle de la performance ou celle de la confluence des cultures. Dans ce cas, on juge un joueur ou une star de cinéma par ses performances individuelles. Le *Je* ici participe de l'idée d'affranchissement pour atteindre le sacré, la reconnaissance, la liberté, l'argent. Les clichés du colonialisme ont investi l'espace référentiel du stade et sont aussi réverbérés dans le discours dénonciateur de Dany Laferrière dans : *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (Montréal : VLB, 1985) et *Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (Montréal : VLB, 1993). Jouant sur l'alliance du symbolique et du performatif, nous lisons donc cette notion du sacrifice du noir qui doit marquer des buts pour être reconnu ou se faire remarquer au stade et dans les médias, comme une mise en fiction et en abyme des violences symboliques institutionnelles dans leur rapport aux violences historiques.

¹ En dehors de leur opposition démocratique et constructive dans la vision où le système de jeu peut être différent de celui de l'entraîneur, les joueurs, tous, face, aux grandes tâches du club, défendent un drapeau, une seule devise, un seul but : gagner des trophées.

Autrefois, il y avait la *castagne* d'après le match. Ces bagarres prenaient leurs sources dans le match lui-même, dans la façon dont il s'était déroulé, et l'arbitrage qui avait été donné. L'après match donnait corps aux querelles de clocher, aux antipathies des villages. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. Il n'y a plus seulement l'après match, mais aussi le pendant match. Des hordes organisées d'individus viennent au stade dans l'intention de nuire, de faire mal, de *casser*. La fête populaire du sport n'a plus rien à voir avec un Stéphane Heysel. Y a-t-il dégénérescence de la société contemporaine pour qu'on enregistre dans ce cadre tant de haines et de rage ? Le football *exalte le mérite, la performance, la compétition*, il donne à voir et à penser sur l'incertitude et la progression des statuts individuels et collectifs que symbolisent l'ascension et la déchéance des vedettes, la prononciation et la relégation des équipes. Si Kopa, Pelé, Zidane, Cristiano ou Messi sont des monuments du football qui fascinent tant, c'est bien sûr en raison de leurs exploits, mais aussi parce qu'ils ont atteint la gloire *par leurs propres forces et non pas parce qu'ils sont les fils de ...*Le foot exalte l'égalité théorique, la performance, c'est de ne rien devoir à personne. On devient ce que l'on est- *Est* -et non pas ce que l'on naît- *NAIT*.

Tout autant qu'il valorise la performance individuelle, il favorise le travail d'équipe, la solidarité, la division des tâches et la planification collective. Une grande équipe, c'est jouer ensemble et mettre au service de tous des qualités personnelles. On ne joue pas *perso* au football, sinon, on perd. L'endurance du milieu du terrain, le poumon de l'équipe, la finesse des ailiers dribblant dans un *mouchoir de poche* ou encore la force du *libéro* qui sait se faire respecter comptent beaucoup. L'équipe offre aux spectateurs un choix dans l'identification de manière à ce qu'il puisse sans vergogne s'exprimer. *Dis-moi qui tu aimes, et je te dirais qui tu es*, dit Bromberger, donne une connotation de l'appartenance de l'équipe du supporter. Si tu aimes Cristiano ou Messi l'identification à un club se fait de façon automatique. Entre Alain Giresse et Joseph-Antoine Bell, le premier renvoie à un superbe organisateur tacticien et le deuxième, un goal camerounais, grand calme, virtuose et fantasque. Le football nous renseigne sur Giresse qui symbolise le spectateur de 40 ans, habitant dans les hauts quartiers de Marseille représentant le chef d'entreprise ou les cadre-moyens ; tandis que Bell, c'est le jeune de 24 ans, des quartiers populaires, représentant des étudiants ou ouvriers. Le football puise *sa force* dans les événements imprévus, j'ai envie de dire dans le fait imprévisible, irrésistible et extérieure, je veux parler ici de l'aléa, de la chance, du temps. L'aléa du contrôle du pied, du torse et de la tête, la chance du retourné de François Pelé, un *temps de chien* où tout glisse, échappe, et le tacticien rate le but.

Image du héros sacrificiel, de la tragédie.

Le stade est aussi pour élucider un mouiroir. On se souviendra longtemps de l'avant-centre Marc-Vivien Foé s'écroulant tout seul sur le rond central. Le lieu (stade) pour lequel il aura choisi de tout sacrifier pour son sacre de meilleur joueur africain, deviendra littéralement et symboliquement son tombeau. Il meurt en sacrifice tel un gladiateur, pour sublimer ce sport. Le footballeur camerounais est une victime sacrificatoire, une victime du système et un héros sacrificiel. C'est la chronique d'une mort annoncée. La star a fait une *confiance* aveugle aux responsables qui l'utilisaient pour ses qualités athlétiques, pourtant, ceux-ci n'ont pas *communiqué* sur l'état physique et psychologique du joueur. Il meurt d'épuisement, de travail acharné et de manque de repos. Sa mort est un sacrifice comme une transcendence de la perte. Le sacrifice devient violation, il perd sa cohésion socioculturelle (sacrifier pour prolonger la postérité). La légende du football africain est démasquée, l'usure du corps qui s'est outrepassé dans le travail de terrain est pointée du doigt par les experts du football. Elle est annoncée *légende* dans les titres des journaux pour créer une abréaction cathartique, vu la portée traumatique du sujet (mort d'une légende). Le destin tragique est montré au spectateur (images en live de l'écroulement spectaculaire du joueur) qui en témoigne afin de prendre en aversion les passions qui les ont provoquées. Voilà pourquoi la *mimésis* des passions humaines rend possible la *catharsis*. Elle fait intervenir la représentation d'un acte réprimé par la morale et non par la loi (la loi étant adultérée). La folie du football est une force avide de rêves et d'espoirs. Elle fait défaut à une masse corrompue, mais elle est paradoxalement humaniste. Les journalistes la passent au crible. C'est le jeu de rôle de la moralité, c'est un enjeu moral, c'est l'enjeu de l'engagement. Les images sombres du stade de Furiani en Corse, avec des gradins, emportant dans sa charpente des milliers de supporters enflammés par le but de leur joueur, relève du même ressort. C'est aussi dans ce même stade mais sur un registre politique que des anonymes sont venus se recueillir sur le cercueil du préfet Érignac lâchement assassiné par les terroristes corses. La tragédie aurait ainsi scellé, dès ses premières formes, un pacte entre l'expression tragique et le mystère du sacrifice :

La tragédie est en réalité un sacrifice symbolique de la différence, son expiation au regard de cette loi d'airain du groupe qui veut que rien ne contrevienne à l'identité de ses membres, donc de l'ensemble. Le pouvoir, pour survivre, doit

arriver à représenter sa propre mort, son propre sacrifice, afin de ne pas avoir à le subir en réalité, ce qui suppose une victime de remplacement qui le symbolise. [...] Le bouc, le tragos, symbolise l'animal innocent qui est sacrifié en lieu et place de l'humain que l'on était censé sacrifier à l'origine (M. Meyer, *Le comique et le tragique*, 2003, p.20).

Entre l'homme et le sacrifice intervient la lucidité. Ainsi pour Georges Bataille (in Hegel, *la mort et le sacrifice*, 1955), le sacrifice est plutôt :

L'opération par laquelle le monde de l'activité lucide (le monde profane) se libère d'une violence qui risquerait de le détruire.

Porté par les valeurs de justice, aussi bien que celles de la République française : *liberté-égalité-fraternité* Lylian Thuram, champion du monde 1998 et d'origine antillaise, ne comprenait pas pourquoi dans un même pays coloré, il eût des discriminations de races dans la société et de fusion quand *l'équipe de France* gagne. Alors qu'il savait parfaitement que son audace pouvait se retourner contre lui, cet intellectuel-joueur au tempérament calme écrivit un livre choc et alertait les médias tout en prenant position, refusant de facto, le sacrifice du *bouc émissaire*, pour fustiger le racisme.

Concernant le cinéma, la *tragédie* est manifeste et est beaucoup représentée dans les œuvres. On la retrouve par exemple chez les auteurs antillais qui font une sorte de recours au fonctionnement poétique de la notion du sacrifice. Dans un élan panafricaniste ou pan américain, les pièces *La tragédie du Roi Christophe*, d'Aimé Césaire, *Monsieur Toussaint*, d'Edouard Glissant, et *Dessalines ou La passion de l'indépendance*, de Vincent Placol, se donnèrent comme autant de célébrations de la première page, insigne de l'histoire noire dans les Amériques. Il serait évidemment intéressant de se pencher sur l'écriture de la révolution nègre de Saint-Domingue dans les dramaturgies caribéennes francophones, particulièrement chez ces trois auteurs. Les révolutionnaires apparaissent donc comme les garants d'un nouvel ordre à promouvoir, un nouveau monde à inventer en faisant *tabula rasa* de l'ancien aux élans coloniaux.

La star système.

L'acteur/le joueur c'est une vedette, terme un peu suranné, aujourd'hui on le nomme la *star*. Il se produit devant des millions de spectateurs et de téléspectateurs. En plus, il parle en pleine conscience de son *Jeu* sur les plateaux télévisés, et de son plein gré. Il assure la promotion d'opérations caritatives, donne son avis sur la politique. Les notions de citoyenneté et humaniste sont valorisées par des stars qui incarnent des figures qui sont associées à des organismes comme Unicef. C'est le cas de Didier Drogba, l'ivoirien ou l'américaine et actrice Angéline Jolie pour la protection de l'enfance. L'image du joueur est utilisée pour promouvoir des valeurs humaines. Au début cela choquait. Un footballeur, était censé jouer au foot, et ne rien dire d'autre. Pourtant c'est un homme, et un homme qui pense ! Il est le représentant d'une marque de chaussure ou d'un shampoing parce qu'il le vaut bien et le vend bien. C'est un professionnel. Il n'y a plus rien avoir avec le sportif qui court après son ballon parce qu'il aime son sport. Un autre élément entre sur le terrain et marque à tous les coups : l'argent. La carrière d'un footballeur est de 10 ans, mais il aurait amassé sur ce temps record des centaines de millions de dollars. L'exemple de David Beckham au football et de Kim Kardashian au cinéma est éloquent. Les footballeurs ont commencé de bonne heure à environ 6/7 ans, rêvant du stade de France, de buts, de gloire, et pendant toutes ces années, ils n'ont fait que cela, s'entraîner, se perfectionner. Il est rare au contraire d'autres sports de voir des stars avec de hauts niveaux intellectuels (quotient intellectuel élevé avec obtention de bac et plus), exception faite pour le cas Lylian Thuram, Jeanne Fonda... Pourquoi ? la question est de savoir si la faute est à la FIFA ? Les autres fédérations réussissent bien à faire conjuguer à leurs prodiges sport de haut niveau, résultats et formations diplômantes, l'exemple du basket est parlant.

L'argent devient une valeur refuge. Le cycle du spectateur qui demande de plus en plus des nouveaux talents, de perfection se profile. Ils veulent pour revisiter une expression familière, le mieux du mieux, et le mieux du mieux se paye lourdement. Et donc on obtient des stars et des starlettes qui sont grassement payés à coup de millions de dollars par prestation ou saison. Messi, Cristiano, Mbappé, Neymar, Sadio Mané... pour le football et Beyoncé, Cathy Perry, Kate Moss, Leonardo Di-caprio, Will Smith, Tom Cruz, Pierce Brosnan... pour le cinéma, en sont des bons exemples. Il en est de même des entraîneurs-stars qui coûtent chers comme Murhino, Zidane, Pepe Guardiola. La question de la hausse de ces prestations et des revenus issus des contrats publicitaires est de savoir si c'est la faute à la FIFA ou aux majors du cinéma ? Et si elles sont des bons exemples en termes d'identification pour des générations futures ? Le système marche à l'envers, l'argent devient le nerf de la guerre, le mérite compte pour ceux qui ont du talent. La *confiance* et la *communication* sont des marqueurs, des outils avec lesquels les clubs et les

majors s'appuient pour faire fonctionner le système, puisque certaines affaires se traitent dans la loi du silence où des pots de vin sont versés par avance. On suppose en coulisses, à tort ou à raison, que Neymar aurait misé son argent pour revenir au club barcelonais. Dans cette vision, la beauté du geste, la force de l'effort, telles prônées par Pierre de Coubertin (promoteur des Iers jeux olympiques et de l'esprit d'équipe) va à contre-courant des règles d'éthique, de morale et de l'esprit d'équipe. Aujourd'hui les stades sont maculés d'images qui défilent et ce même sur la pelouse vantant les mérites d'un annonceur x ou y. A cette allure, il sera même difficile de lire le numéro du joueur sur son maillot tant les encarts de publicité sont légions. Les stars sont devenues des hommes *sandwich* ! A force d'exiger le meilleur de la performance frisant « le plus mieux », car on ne le demande pas, on exige le sensationnel constant, le système s'étiolle, l'air se raréfie et se vice. Et des jeunes hommes, beaux dans la force de l'âge, en direct, tombent aux champs du déshonneur, terrassés par le vent de folie de la performance. Le dopage, le masquant au dopage, y contribue largement à cette hécatombe. D'ailleurs pour preuve, la Russie, le 09 Décembre 2019 a été exclue des Jeux-Olympiques pour 4 ans par l'agence mondiale antidopage. Comment une star déjà avec une tête, deux bras et deux jambes est limitée dans le temps, l'espace, le monde fini et infini, et ne trouve toujours pas d'équilibre avec l'argent qu'il amasse ? Comment s'y prendra-t-il pour trouver cet équilibre ? La question philosophique est celle de savoir si elle ne court pas après des chimères ?

Des spectateurs manipulés.

Y a-t-il un spectateur ou des spectateurs ? Est-ce une tribu pour des jeunes affichant les mêmes insignes et signes, se reconnaissant entre eux par les mêmes cris, les chants de ralliements et portant des noms de guerre, les *indians*, les *reds skins* ? Cependant, pour se dire que c'est une tribu faut-il encore descendre d'un même ancêtre or, ce qui n'est pas le cas ici. L'australopithèque, il était plusieurs ou alors était-il hermaphrodite ? Dans le stade on trouve de tout : le jeune, le vieux, le militaire, l'ouvrier, le cadre, le patron, la ménagère de moins de 50 ans. Les femmes, de 7 à 14% sont désormais présentes dans les stades. On mène des actions timides pour intéresser les sceptiques et glaner ou entraîner un bon nombre de supporters. En fait mis à part quelques outsiders, on accompagne à l'adolescence pères et frères. Passée cette période, tranquille, enfin, on le croyait, on s'y recolle avec le mari et les enfants. Michel Serres nous dit que : « c'est une de vos ultimes manières d'être ensemble », une manière d'être entre vous, entre hommes. Le garçon, lui, est initié par son père ou son oncle, partage avec les adultes les discussions sans fin des exploits de stars lors des repas familiaux, ou les *virées* entre hommes. Au moment des fiançailles, l'homme fait un repli vers la femme, moment de séduction, de construction oblige. Mais ce n'est qu'un moment temporaire, car une fois la visite faite à Monsieur le Maire est passée, l'appel du stade retentit. La boucle est bouclée. Le foot, ce n'est pas rien, que vous l'aimiez ou pas, que vous soyez passionnés ou pas. Car le foot c'est la société, son reflet, son image. Enfin pour lancer le débat, si besoin en était, je citerais Jean Lacouture qui nous dit : « la différence entre le football et le rugby, c'est que le premier est un jeu de gentlemen joué par des voyous et le deuxième est un jeu de voyous joué par des gentlemen ». Le *ciné/sport* dépasse sa fonction esthétique car le spectateur n'est pas en contact d'une mise en scène qui s'attache à l'édifice du dispositif scénique pour valoriser la star. Les acteurs jouent *un jeu*, ils sont bâillonnés, enchaînés, ils ne sont jamais libres de s'exprimer. Les frontières, les territoires où se déroulent les transactions et les jeux de rôles sont secrètement bien gardés par les organisateurs. Comme toutes frontières, il y a un *jeu* de passages, un jeu d'interdits autour d'elles. Il s'agira pour l'acteur/footballeur d'aller et venir à travers ces frontières/territoires du jeu qui ne sont pas rigides.

Parallélisme entre le Je/Jeu des acteurs du cinéma et du football dans une logique de confiance et de communication.

L'évolution de leur activité sportive ou artistique les conduit en effet à traverser non seulement des frontières, mais également des cultures différentes, donnant parfois lieu à des incompréhensions dans les transferts (match OM-Valenciennes en 1995, Neymar et Mbappé vers le P.S.G, Paul Pogba avec Manchester, y compris pour le jeune gardien de Chelsea, le transfert le plus cher au monde pour un gardien avec plus de 80millions d'euros), dans les cachets (Jessica Alba, Gabrielle Union, ou Marion Cotillard après avoir raflé deux oscars à Hollywood, s'est vu grimper sa côte de popularité et ses rémunérations par film ou prestation ; tout comme Will Smith, Pierre Brosnan ou Tom Cruz dans le rôle de James Bond sont mieux payés que les autres stars) ; des malentendus, voire des chocs susceptibles d'engendrer les conflits et des dysfonctionnements dans les accords scellés. Tout comme on écrit un scénario filmique, c'est de cette manière que l'on écrit un scénario de préparation pour une rencontre footballistique. Mais l'issue est incertaine. Le résultat final est apprécié à la fin du film ou match par le spectateur qui donne une note sur la performance des acteurs. Le but poursuivi est le même, la passion et la ration du jeu. Au niveau temporel, un match ou un film se déroule parfois sur le même timing de 90mns. Un coach au stade ou un réalisateur sur

plateau chauffe ses acteurs avant tournage. Sur le plan de la communication et des finances, leurs budgets sont fixés par avance et revus à la hausse chaque année pour produire plus de spectacle et atteindre un niveau jamais égalé. Ce serait la performance du *Real Madrid* qui a aligné trois *League de champions* au compteur ou du film *Matrix ou Star war...* qui ont coûté des milliards de dollars pour leur production. Comprendre au cinéma un son cinématographique, une fiction-réalité, un texte dramatique, décoder ses enjeux, son rythme et ses silences requiert de la connaissance. Comment la langue et l'écriture scénaristique se déploient, et comment la voix du spectateur se mêle à la parole de l'auteur, telle est la préoccupation des réalisateurs engagés.

Les modèles sur les relations dyadiques, d'affaires voire dans le "jeu" des acteurs footballeurs soulignent l'importance de la *confiance* dans le développement des relations durables (Ganesan, 1994 ; Morgan et Hunt, 1994 ; Anderson Weitz, 1989). Une star convoitée, mécontente peut claquer la porte d'un club ou manifester le désir de partir comme l'on spéculait ces derniers temps, pour le cas de Mbappé ou Neymar qui veulent respectivement rejoindre le *Real Madrid* ou le club *Barcelonais*. Un acteur peut aussi quitter pour des raisons d'humeur un studio ou plateau de tournage. Ce qu'il faille souligner ce que le mode de fonctionnement demeure le même. La crédibilité de la star et la confiance que l'on peut lui faire peuvent être influencées par des perceptions. La *confiance* en une star s'instaure facilement si celui-ci occupe un certain rang dans le monde artistique et si son physique avec son talent inspire la richesse. La culture de ces loisirs est axée sur le pouvoir de l'argent. Les puissants ou encore les supérieurs ont droit à des privilèges et peuvent utiliser leur pouvoir pour accroître leur richesse. Dans ces milieux, les stars fonctionnent dans un système mono-chronique à la fois. Le temps est perçu comme un bien économique ; il peut être compartimenté et donc dépensé, économisé, gaspillé, perdu. Le temps est considéré comme une réalité tangible (*time is money*). Nous sommes dans une approche centrée entièrement sur la tâche. Les événements sont organisés en tant qu'unités séparées : on ne réalise qu'une chose à la fois. La planification est importante : la priorité est donnée aux dates de rendez-vous et aux programmes. Des structures temporelles arbitraires et imposées existent. Mais la ponctualité est de rigueur. L'importance est accordée au travail, aux programmes, aux procédures. L'organisation dans cette grille de lecture se voit attribuer un caractère sacré. La théorie générale de la structuration de Ring et Van de Ven s'inscrit dans le champ de la théorie de l'inter-organisation (Ring, Van de Ven, 1989). Dans un article séminal, ces auteurs suggèrent que le développement des relations inter-entreprises est fonction, tout à la fois, du risque et de la confiance. Le risque c'est payer à grands frais une star qui ne sera pas rentable sur le terrain, qui n'écoulera pas les produits dérivés ou qui connaîtra des blessures. Le risque perçu et ses encrages économiques (rationalité limitée, asymétrie d'information...) fondent l'essentiel des processus formels en vigueur de la relation (procédures, protocoles administratifs, contrats...) tandis que la confiance pour sa part est associée aux dynamiques informelles de l'interaction des acteurs impliqués, telles que la compréhension mutuelle, l'engagement et la production de sens ou création de valeur.

La *confiance* dans l'échange a été conceptualisée comme "un état psychologique plus ou moins prégnant, assimilable à un sentiment de sécurité, soit individuel, soit perceptible globalement dans un climat organisationnel et ressenti, consciemment ou non, vis-à-vis d'un partenaire (individu, organisation, studio de tournage) dans une situation, d'échange (de savoir, de savoir-faire, de compétences, de biens ou de services) en dépit des risques actuels et potentiels qui peuvent en découler. La *confiance* avant match sur l'état de forme d'un joueur ou d'un acteur avant présentation d'un film au festival de Cannes est capital pour rassurer les fans, supporters, ou partenaires-investisseurs. Les modèles portant sur les réseaux inter-organisationnels mettent pour leur part l'accent sur la *communication*, la presse dans l'orientation sur le long terme des relations de coopération (Casson-Cox, 1997). Les entraîneurs ou joueurs avant match se donnent à l'exercice des questions réponses des journalistes sportifs tout comme des acteurs se livrent à ce jeu auprès de la presse people, pour commenter l'avant-première ou sortie d'un film. Une star qui a été bien vendue, c'est celle qui a subi l'épreuve d'une bonne communication. Il n'en demeure pas moins qu'une star a parfois son côté de ténèbres. Il est souvent capricieux, a mauvais caractère et souvent le siège de sottises humeurs. Cependant certaines stars incarnent la valeur de probité en reversant spontanément certains revenus de leurs prestations aux œuvres caritatives. La curiosité du réalisateur s'est peu à peu transformée en une grande espérance en l'homme. Dans ses documentaires, Grégoire Gosset joue le même rôle que ces stars, il rend hommage à des figures de courage, de simplicité, d'authenticité. Il montre dans ses films des gens au fin fond des bidonvilles, dans le tiers-monde, dans des décors ou des villes difficiles avec pas grand-chose, voire avec rien du tout mais qui arrivent à soulever des montagnes. Tout le contraste avec des revenus mirobolants des stars.

La communication se définit comme un échange formel et informel d'informations entre les partenaires qui dit s'apprécier aussi bien qualitativement que quantitativement. C'est elle qui permet le développement de la confiance entre les partenaires sachant que les flux d'information apparaissent comme la principale variable explicative de la formation et du fonctionnement des réseaux inter-organisationnels (Casson et Cox, 1997). Mais dans le contexte

d'un développement international, où le club de football voire le studio de tournage choisit de coopérer avec des partenaires étrangers pour des transferts de joueurs ou des prestations sur films d'acteurs de renom, la portée opératoire de ces approches devient problématique. En effet, si l'on se place dans une telle perspective le plus souvent synonyme d'interculturalité, et si le mécanisme de confiance et de communication sont essentiels pour l'orientation à long terme des relations de coopération client-fournisseur (manager/club ou manager/star cinéma), alors la question du contexte ne peut que réinvestir le champ. La mise en œuvre suppose alors de la part des acteurs de surmonter les différences entre eux plus nombreuses et/ ou plus prononcées, et donc de fournir un effort particulier pour prendre en compte ces contingences de leur coopération. Toutefois au regard des mécanismes de confiance, de communication, c'est l'environnement sportif ou culturel- aussi complexe à maîtriser que la culture l'est à être définie- qui s'avère problématique et appelle en priorité des approfondissements.

Conclusion

Cette recherche nous a montré que les relations inter-entreprises dans un club de football comme sur un plateau de tournage sont anciennes et revêtent plusieurs symboliques : idéologique, économique, politique et culturelle. Au cours des enquêtes de terrain, nous avons remarqué que l'économie a vite pris le pas sur l'art. Nous avons tenté de montrer les deux loisirs, leur rapprochement et leurs différences dans le traitement des thématiques. Ce travail doit être compris comme une contribution à la compréhension de ces deux univers et des mécanismes en jeu pour leur valorisation. Comme dans la pièce de Koffi kwahulé *Village fou ou les déconnards* (Paris 2000), le football est un univers qui renvoie à un ailleurs que tous partagent. Pourtant les clichés racistes ne cessent de perturber ce monde depuis le début de l'année 2019 avec les *Tifosis*. L'affaire *Black-Friday* qui défraie la chronique, concerne le Footballeur Loukakou posant sur un poster avec son confrère Chris Molly. Cette affaire qui confirme les résultats de l'enquête a fait la Une du quotidien *Corriere dello Sport*. Ce jeu de mots (black-Friday) a attisé les appétits racistes des supporters *Tifosis* qui ont mal interprété cette posture des joueurs :

Notre Une est un éloge de la différence, la fierté de la différence, un titre innocent et transformé en poison par ceux qui ont du poison à l'intérieur d'eux.
(Déclaration conjointe des deux joueurs).

Si ces joueurs n'ont plus la *confiance* de leurs supporters, et s'ils manquent de *confiance* en eux après des sifflements à connotation raciste, rien ne pourrait marcher par la suite sur le terrain, ils seront donc amenés à changer de clubs. Les concepts de *confiance* et *communication* sont au centre de ces mécanismes et offrent une vision nouvelle dans le process de la création de valeur. Or, la corruption gangrène aussi cet univers. On le constate avec l'ouverture d'une enquête concernant l'attribution de l'organisation de la coupe du monde au Qatar. Les exemples cités supra dans le traitement et l'analyse de cette étude démontrent la pratique ou la philosophie du *Je et Jeu* des acteurs, de leurs intérêts cachés/avoués et des revendications sociales et politiques qui tournent autour de ces deux arts (art sportif et art culturel). Ce dépoussiérage permet la compréhension certes mais également la projection d'un monde sportif et artistique meilleur débarrassé des aspérités qui gangrènent ces univers. Ceci pour promouvoir aussi l'art pour l'art et aussi garder l'esprit d'équipe chère à Pierre de Coubertin.

Références bibliographiques

- [1]. ANDERSON E. ; WEITZ, B., 1989, « Determinants of Continuity in conventional Industrial Channels Dyads ». *Marketing Science*, vol.8, Fall.
- [2]. BATAILLE Georges, 1955, *hegel, la mort et le sacrifice*, Paris, Gallimard.
- [3]. CASSON M., COX., H., 1997, « An economic model of inter-firm networks ». In Mark Ebers (ed.), *The Formation of Organizational Networks*, Oxford University Press.
- [4]. EDWARDS Carole, 2014, « Tuer/tu es : Patrice Lumumba et le Congo », in *Le sacrifice dans les littératures francophones*, Francopolyphonies, Editions Rodopi, B.V, Amsterdam, New-York, pp.75-86.
- [5]. FRANTZ Fanon, 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- [6]. GANESSAN S.,1994, « Determinants of Longs Term Orientation in Buyer Seller Relationship » *Journal Of Marketing*, vol.58.
- [7]. Glissant Edouard,1997, *Le discours antillais*, Paris : Gallimard ; coll. Folio, Essais.
- [8]. MEYER Michel, 2003, *Penser le théâtre et son histoire*, Presses Universitaires de France.
- [9]. MORGAN R., HUNT S., 1994, « The Commitment-Trust Theory of Relationship Marketing » *Journal of Marketing*, vol.58, July.
- [10]. MISRAHI Robert, 1983, *Traité du bonheur, Ethique, politique, bonheur*, Editions du Seuil, Paris.

- [11]. LARONDE Michel, 1993, *Autour du roman beur, Immigration et identité*, Paris, l'harmattan.
- [12]. RING Paul, Van de Ven, 1989, « Formal and informal dimensions of transactions », In Van de Ven A. H., Angle H. L., Pool M. S. (Eds), *Research of the management of innovation : The Minnesota Studies*, Harper & Row, New-York, N.Y.
- [13]. SOUBRIER Virginie, 2009, « Vers une fraternité mystique universelle », *Africultures*. N°77-78.